

20 février 2008

Culture stratégique et politique de défense en Chine

*Réseau Asie - III^e Congrès
26-27-28 septembre 2007
Maison de la Chimie (Paris)*

Valérie Niquet



Centre Asie Ifri



L'Ifri est, en France, le principal centre indépendant de recherche, d'information et de débat sur les grandes questions internationales. Créé en 1979 par Thierry de Montbrial, l'Ifri est une association reconnue d'utilité publique (loi de 1901). Il n'est soumis à aucune tutelle administrative, définit librement ses activités et publie régulièrement ses travaux. L'Ifri associe, au travers de ses études et de ses débats, dans une démarche interdisciplinaire, décideurs politiques et économiques, chercheurs et experts à l'échelle internationale.

Avec son antenne à Bruxelles (Ifri-Bruxelles), l'Ifri s'impose comme l'un des rares *think tanks* français à se positionner au cœur même du débat européen.

Les opinions exprimées ici n'engagent que la responsabilité des auteurs.

ISBN : 978-2-86592-251-2

© Tous droits réservés, Ifri, 2008

Ifri

27 rue de la Procession
75740 Paris Cedex 15 - France
Tél. : 33 (0)1 40 61 60 00
Fax : 33 (0)1 40 61 60 60
Courriel : ifri@ifri.org

Ifri-Bruxelles

Rue Marie-Thérèse, 21
1000 - Bruxelles, Belgique
Tél. : 00 + (32) 2 238 51 10
Fax. : 00 + (32) 2 238 51 15
Courriel : info.bruxelles@ifri.org

Site Internet : www.ifri.org

CULTURE STRATÉGIQUE ET POLITIQUE DE DÉFENSE EN CHINE

Valérie Niquet

Le concept de culture stratégique n'est pas nouveau dans son acceptation la plus simpliste de « caractère national », sans que le terme de « culture stratégique » soit utilisé. Des ouvrages plus sérieux, répondant à une urgence stratégique, tels celui de Ruth Benedict, *Le Sabre et le Chrysanthème*, publié en 1947, appartiennent à une autre catégorie, qui visent à comprendre une culture stratégique pour prévoir, et donner des clefs, dans le cas de l'ouvrage de Benedict, au pouvoir politique américain et aux forces d'occupation, à la fin de la guerre dans le Pacifique, d'évaluation des risques de résistance et d'opposition à l'occupation américaine. C'est à une anthropologue, non spécialiste du Japon qu'il a été alors fait appel et l'élément d'opérationnalité de l'analyse est essentiel.

Le concept lui-même est plus récent, il est apparu dans une étude, qui là aussi répondait à une urgence stratégique face à la puissance nucléaire soviétique, publiée en 1977 et consacrée à la culture stratégique soviétique.¹ Jack Snyder y pose les fondements d'une première définition du concept de culture stratégique, « Sum of total of ideas, conditioned emotional response and pattern of habitual behaviour that members of national strategic community have acquired ».

En ce qui concerne plus spécifiquement la Chine, deux ouvrages peuvent être notés, *Chinese Ways of Warfare* qui précède l'apparition du concept de culture stratégique mais s'inscrit dans cette réflexion et plus récemment, les travaux de Ian Johnston, approche critique du concept de culture stratégique au travers de l'exemple chinois de la dynastie des Ming publié en 1995.²

On assistera ensuite à une multiplication des travaux consacrés, essentiellement, en ce qui concerne l'Asie à la culture stratégique chinoise, la majorité d'entre eux publiés aux États-Unis à qui leur rôle stratégique et leur engagement militaire en Asie impose une réflexion particulière consacrée à l'adversaire potentiel chinois. Parmi ces travaux on peut citer ceux de Ralph Sawyer, auteur d'une édition nouvelle des classiques de la stratégie chinoise, ceux de Andrew Scobell ou de Michael Pillsbury.³

Valérie Niquet est directeur du Centre Asie Ifri.

¹ Ruth Benedict, *The Chrysanthemum and the Sword, Patterns of Japanese Culture*, Houghton Mifflin, Boston, 2005 (reed); Jack L. Snyder, *The Soviet Strategic Culture, Implication for Limited Nuclear Operations*, Project Air Force, Septembre 1977.

² John K. Fairbank, Frank A. Kierman, *Chines Ways of Warfare*, Harvard University Press, Harvard, 1974, Ian Alastair Johnston, *Cultural Realism, Strategic Culture and Grand Strategy in Ming China*, Princeton University Press, Princeton, 1995.

³Ralph D. Sawyer, *The seven Military Classics of Ancient China*, Westview Press, Boulder, Co. 1993, *Chinese Strategic Power, Myth, Intent and reality*, Center for Military and Strategic Studies, May 2006, Andrew Scobell, *China and Strategic Culture*, US Army War College Monographs, Strategic Studies Institute, may 2002, Whiting

Avec des réponses différentes, l'ensemble de ces ouvrages pose la question de la culture « nationale » en tant que « facteur déterminant du comportement et des choix stratégiques »⁴ qui pourrait l'emporter, et c'est une critique qui a été adressée au concept de culture stratégique, sur les « conditions objectives » de l'équilibre des forces par exemple. Mais le concept de culture stratégique permet d'éclairer, en fonction des « conditions objectives », la probabilité des choix effectués, de même que la manière dont ces « conditions objectives » sont perçues ou analysées. Le concept de culture stratégique vient ainsi « humaniser », relativiser et enrichir la théorie des jeux. C'est en partie à ce défi que tentait de répondre l'ouvrage fondateur de Snyder sur la culture stratégique soviétique.

Dans le cadre de ce débat plus large sur la validité du concept de culture stratégique, le cas de l'Asie apparaît comme particulièrement pertinent pour deux raisons qui sont une spécificité culturelle forte et, aux périodes les plus anciennes, un éloignement géographique et conceptuel du pôle occidental qui aurait permis l'émergence d'une culture stratégique autonome.⁵ L'Asie est également caractérisée par l'émergence d'un pôle culturel fort, celui de l'Empire chinois, dont l'influence s'est exercée sur un monde sinisé, couvrant grossièrement les marges Nord-est de l'Empire et la Corée, le Japon, la moitié nord de la péninsule indochinoise. Monde sinisé notamment caractérisé par l'influence du confucianisme et l'utilisation d'un système d'écriture importé de Chine. Il semble donc exister un espace culturel commun, préservé des « contaminations » occidentales et, sans doute plus significatif, caractérisé par un contexte stratégique très spécifique dont l'un des éléments pourrait être le maintien d'un principe hiérarchique très affirmé entre les entités qui ont empêché la Chine, après la première unification impériale de Qin shi Huangdi d'être confronté (et stimulé par) un « ennemi pair »⁶ et imposant dans le même temps aux autres puissances régionales, si l'on oublie l'Inde séparée par la barrière Himalayenne et frottée, depuis Alexandre et Darius, à d'autres civilisations, de se définir par rapport à ce centre civilisationnel chinois (*zhongguo*).

Le concept de culture stratégique, dans le contexte asiatique et tout particulièrement dans celui de la Chine, peut donc apparaître comme particulièrement pertinent comme instrument d'analyse et de prospective des politiques de défense et des grandes orientations stratégiques, notamment et c'est, dans le cas de la Chine contemporaine un élément déterminant, le degré de propension au recours à la force. C'est la définition de Andrew Scobell, qui travaille sur le cas chinois et pour qui « The Strategic Culture is a set of fundamental and enduring assumptions about the role of war in Human affairs and the efficiency of applying force held by a country's political and military elite ».⁷

Pour revenir à l'idée d'urgence stratégique, dans le cas de la Chine la question du recours à la force et l'évaluation des risques de crise et d'escalade, est en effet la première question qui se pose, tout particulièrement aux États-Unis et aux chercheurs qui y travaillent. Comme dans le cas de l'URSS avant la fin de la guerre froide, ce sont d'abord les risques de

Allen S., "China's Use of Force, 1950-1996, and Taiwan", *International Security*, vol.26, N°2, fall 2001, Michael Pillsbury, *Chinese Views of Future warfare*, National Defense University Press, Washington DC, 1997. Pour une bibliographie plus complète voir par exemple « cultures stratégiques et études nationales » sur le site www.stratis.org.

⁴ Center for contemporary conflict, comparative strategic culture, Monterey,

⁵Nous laissons ici de côté la question des apports originaires d'Asie centrale, dont le cheval, l'arc etc., qui datent de la fin de la période des printemps et des Automnes (Chun Qiu). Voir, Valérie Niquet, *Sun Zi, l'Art de la guerre*, traduction et éditions critique, Economica, 1988, Paris.

⁶ Voir Valérie Niquet, « Chine un non révolution dans les affaires militaires : le contre-exemple chinois », *L'Armement*, Paris, mars 1996 et *Fondements de la stratégie chinoise*, Economica, Paris, 2000.

⁷Andrew Scobell, « Strategic Culture and China: International relations theory versus the Fortune Cookie », *Strategic Insights*, vol. IV, Issue 10, octobre 2005.

guerre qui doivent être évalués, notamment dans le contexte spécifique de la réunification avec Taïwan. Stephen Rosen pose la même question lorsqu'il définit la culture stratégique comme « A set of beliefs and assumptions that form choices about international military behaviour, particularly those concerning decision to go to war, offensive, defensive, expansionism and level of wartime casualties acceptable ».⁸ La définition s'inscrit dans le débat sur le concept de zéro mort développé aux États-Unis à la suite entre autres de l'expérience somalienne et dont les stratèges chinois avaient tiré une conclusion « optimiste » sur la paralysie morale de l'adversaire américain en particulier et des démocraties en général. Significativement, cette définition qui, de la part d'un spécialiste de la Chine dans le cas de Andrew Scobell, met l'accent sur le recours à la force, qui constitue l'aspect de plus « opérationnelle » du concept dans un contexte de crise possible, n'est pas reprise par d'autres chercheurs qui travaillent sur le concept de culture stratégique dans d'autres contextes.⁹ Ainsi pour Jeannie L. Johnson et Jeffrey A. Lowes, « Strategic culture is a set of shared belief, assumptions and mode of behaviour that derive from common experience and accepted narratives that shape collective identity and relation to other groups and which determine appropriate ends and means for achieving results ».

Au-delà de ces débats, le concept de culture stratégique, en particulier dans le contexte asiatique, apparaît donc comme pertinent pour comprendre et prévoir les grandes orientations stratégiques, notamment dans le cas de la Chine, les risques de recours à la force et la définition des menaces, ainsi que la mise en œuvre, à un niveau plus opérationnel, des politiques de défense.

Les pièges du culturalisme

Toutefois, au-delà de la séduction au moins apparente du concept, les pièges existent, dont celui du culturalisme qui mettrait exclusivement l'accent sur la spécificité « étrange » et a priori différente, donc incompréhensible, d'une culture stratégique « asiatique ». Altérité qui, dans le cas de la Chine notamment, ne permettrait pas de prendre en compte la « normalité » du rapport stratégique avec Pékin. Ainsi, dans le cas de la Chine, et dans un travail ultérieur, il pourrait être utile et particulièrement intéressant d'étudier ce concept de culture stratégique dans une dimension comparatiste, appliqué à la République populaire de Chine et à d'autres entités du monde chinois au premier rang desquelles Taïwan bien entendu, mais également Singapour.¹⁰

Plusieurs éléments doivent ainsi être pris en compte. Dans le cas de la Chine, il s'agit pour la période contemporaine de l'apport soviétique et léniniste qui constitue un courant essentiel dont le rôle peut-être masqué, mais qui est loin de s'être dissous dans le « socialiste de marché aux couleurs de la Chine » mis en place à partir du début des années 1990. Il est d'ailleurs intéressant de noter que cet apport soviétique, léniniste et allemand est commun à la Chine communiste et à la République de Chine du Kuomintang installé à Taïwan, au travers notamment du rôle fondateur joué dans les années 1920 par l'Académie militaire de Whampoa et les conseillers soviétiques, puis Allemands qui ont contribué à son établissement et y ont enseigné.¹¹

⁸ Stephen Rosen, *Societies and Military Power, India and its armed forces*, Cornell University Press, Ithaca, 1996.

⁹ Jeannie L. Johnson et Jeffrey A. Lowes, *Comparative Strategic Culture Syllabus*, Defense Threat Reduction Agency, Advanced System and Concept Office, USA.

¹⁰ Voir Tim Huxley, *Defending the Lion City : the Armed Forces of Singapore*, Allen and Unwin, London, 2000.

¹¹ Fondée en 1924 par Sun Yat-Sen, dirigée par Chiang Kai-Shek, Zhou Enlai en était l'un des instructeurs, Lin Biao, un étudiant.

Dans le cas du Japon (Voir Céline Pajon), la question de la survie d'une culture stratégique « nippone » après la rupture de 1945, mais également le rôle de l'apport de la culture stratégique américaine depuis 1945 est essentielle. Le poids de l'influence de la culture stratégique américaine, notamment au travers des travaux récents sur la RMA mais également des travaux plus anciens sur la puissance maritime, est également sensible en République populaire de Chine depuis la mise en place de la politique de réforme. Cette influence s'exprime par exemple dans les études menées au sein du département d'études stratégiques de l'Académie des sciences militaires depuis le milieu des années 1980. Enfin, la question de l'apport britannique se pose également pour l'Inde et le Pakistan, aux côtés de la mise en avant d'ailleurs relativement récente d'une culture stratégique nationale « indienne » fondée sur la tradition de Kautilya.¹² Nous verrons en effet que l'une des premières caractéristiques du concept de « culture stratégique » est d'étayer et d'appartenir à un discours de définition nationale pour ne pas dire nationaliste.

Le deuxième facteur déterminant est celui du système politique en relation avec la définition de l'ennemi et des menaces ainsi que la légitimité du recours à la Force. Toute analyse de la pensée stratégique en République populaire de Chine ne peut se faire qu'en croisant au moins ces deux facteurs de la culture stratégique « nationale » et des caractères idéologiques du régime. Ainsi, dans la définition et la hiérarchisation des menaces, la survie du parti communiste et la prise en compte de ses intérêts ne coïncident pas obligatoirement avec les intérêts de la Chine en tant que nation ou État. À l'inverse, le concept de « guerre juste », qui justifie le recours à la force, traverse les strates idéologiques, du confucianisme avec Wu Zi, au léninisme et au maoïsme, et peut servir d'élément « fédérateur ».

Il est donc vital, sans nier la prise en compte de spécificités culturelles éclairantes, de ne pas sombrer dans le piège orientaliste, qui dessinerait en Asie un arc culturel allant du Japon traditionnellement guerrier et agressif à une Inde sur la défensive sur le modèle de l'éléphant utilisé comme une fortification vivante, en passant par une Chine cœur culturel et pacifiste par essence. Cette image perçue de la Chine pacifiste a pris forme au XVIII^e siècle avec la mise en avant par les philosophes des lumières d'un « modèle chinois » idéalisé du despotisme éclairé. Mais outre la nécessité d'idéaliser pour mieux défendre les principes du despotisme éclairé et d'un gouvernement par la raison. La Chine alors connue était celle d'un Empire mandchou relativement stabilisé, sans ennemi équivalent, contrairement à la situation qui prévalait en Europe entre les grandes puissances, et dont les opérations militaires étaient essentiellement constituées d'opération de maintien de l'ordre interne et de contrôle des marges. Dans l'ensemble des études et publications consacrées à la Chine entre le XVII^e et le XVIII^e siècle avant le départ des Jésuites, la traduction des Classiques militaires par le père Amyot n'est pas celle qui a rencontré le plus d'échos et n'a pas remis en cause cette image de la Chine puissance pacifique.

Par ailleurs, au piège « orientaliste », répond en Chine aujourd'hui un nationalisme culturel qui met en avant la nécessaire prise en compte des caractéristiques chinoises, la pensée stratégique, comme l'économie de marché, se devant d'être « aux couleurs de la Chine ». Ce nationalisme culturel s'appuie également, très artificiellement, sur une supposée continuité et unité culturelle de la Chine.

¹²Voir par exemple : Rashed Uz Zaman, « Kautilya the Indian Strategic Thinker and Strategic Culture » *Comparative Strategy*, vol.25, Issue 3, July 2006.

Le processus de construction d'un discours sur la spécificité de la culture stratégique de la Chine

Le discours chinois sur le concept de culture stratégique : un retour vers le passé

Depuis la mise en œuvre de la politique de réformes et d'ouverture par Deng Xiaoping en 1979, et plus encore à la suite de la répression du mouvement démocratique place Tiananmen en 1989, le régime tire une large part de sa légitimité, outre ses capacités à assurer une croissance économique suffisante, d'un discours nationaliste qui s'appuie entre autres sur un passé culturel ancien, ininterrompu et glorieux, dont le Parti communiste serait l'héritier et le conservateur après les années d'humiliation subies à la suite de l'irruption des puissances occidentales au milieu du XIXe siècle.

Ainsi pour Li Jijun, ancien directeur du département d'études stratégiques de l'Académie des sciences sociales, « les racines de la stratégie se trouvent dans la culture nationale ». Cette fascination cultivée par le régime chinois pour son héritage a accompagné, à partir du milieu des années 1985, la définition de nouvelles orientations stratégiques pour la Chine, qui passaient notamment par la transformation des forces maoïstes, formatées pour une guerre populaire prolongée sur le territoire chinois, mal équipées et aux effectifs pléthoriques. C'est à ce moment qu'ont été fondées l'Académie des Sciences militaires et l'Université de défense, avec la création de départements consacrés à l'étude des classiques de la pensée stratégique chinoise, donc le département d'étude de l'Art de la guerre de Sun Zi au sein de l'AMS et que des recueils de texte ont été publiés dont le *Zhongguo bingshu jicheng*. Ces études et ces travaux avaient comme ambition de construire une « science militaire aux couleurs de la Chine » permettant notamment à Pékin de combler le déficit technologique criant avec les grandes puissances occidentales au premier rang desquelles les États-Unis dans un contexte de guerre asymétrique.

Par ailleurs, la nature autoritaire (si ce n'est totalitaire) du régime chinois lui a permis de mobiliser tout un ensemble de moyens, culturels ou d'éducation pour étayer la construction de ce discours sur la culture stratégique nationale. Même si nous le verrons, ce discours est en réalité double, à la fois pacifiste lorsqu'il est tourné vers l'extérieur, et très martial notamment dans l'éducation lorsqu'il est à usage interne.¹³

Il existe donc un discours chinois sur la culture stratégique, qui définit également cette culture stratégique chinoise par opposition aux cultures stratégiques « barbares », responsables de toutes les agressions contre l'Empire. Culture stratégique japonaise, caractérisé dans les travaux publiés en RPC par sa cruauté et son militarisme ou culture stratégique américaine, définie par ses tendances à l'expansionnisme et à l'hégémonisme.

Opposée à ces deux contre modèles, la culture stratégique chinoise est au contraire constamment présentée comme « pacifiste » par essence.

¹³Voir notamment le nombre très important de revues militaires, de jouets militaires ou de costumes militaires pour les enfants. Les deux champs ne sont évidemment pas totalement étanches.

Une culture stratégique chinoise pacifiste et non agressive

Pour Li Jijun, la Chine donc, par essence et par nature, « défend la paix mondiale et ne recherche jamais l'hégémonie ». Reprenant un discours en effet classique, la Chine rejette l'hégémonisme aux connotations pré-impériales (*baquan zhuyi*) lorsque, à l'époque des Royaumes combattants (*zhan guo*) les États hégémons s'affrontaient avant l'établissement de l'Empire et est censée être gouvernée, depuis l'instauration du confucianisme comme idéologie d'État, par la « voix des lettrés » (*wen dao*) celle de la culture et du respect des rites.

Toujours pour Li Jijun, qui reproduit ici un discours officiel omniprésent, la Chine n'a donc jamais été expansionniste, elle n'a jamais mené une guerre d'agression et la culture stratégique de la Chine est de rechercher l'harmonie entre les hommes ainsi qu'entre les hommes et la nature.¹⁴

Mais ce discours qui met en avant, contrairement à la période maoïste de la révolution permanente, le caractère essentiellement pacifiste de la culture stratégique chinoise, correspond également à un défi de politique étrangère qui vient limiter la capacité d'influence de la Chine et se veut une réponse à la thèse de la menace chinoise qui a émergé aux États-Unis dans la deuxième moitié des années 1990. Alors que les États-Unis, sous le choc des manœuvres militaires de la RPC dans le détroit de Taïwan en 1995 et 1996, puis sous celui de l'incident de l'avion EP 3, mettaient l'accent sur le caractère agressif de la « menace chinoise », et le manque de transparence du développement de ses capacités militaires, la Chine choisissait de répondre en lançant le concept d'émergence pacifique. Ainsi, selon le livre blanc sur « la voix du développement pacifique » publié en 2005, la Chine ne présente aucune menace, la nation chinoise a toujours aimé la paix, la culture chinoise est une culture de paix ». ¹⁵ De même selon le livre blanc de la défense publié en 2006 « la Chine poursuit la voix du développement pacifique en tenant haut levé le drapeau de développement et de la coopération... la Chine joue depuis toujours un rôle ferme pour la préservation de la paix... la Chine applique une politique de défense à caractère strictement défensif ». Signe de ce pacifisme fondamental et de ce refus de l'expansionnisme présenté comme caractéristique de la culture chinoise, les expéditions de l'Amiral Zheng He étaient citées en exemple à l'occasion du 600^e anniversaire de sa naissance, jouant ainsi à la fois de la fibre nationaliste de puissance navale, qui vient corriger une image traditionnelle négative en la matière, et du discours sur la nature essentiellement pacifiste et différente de la culture stratégique de la Chine. Dans ce contexte, qui correspond également à un déséquilibre indéniable en matière de capacités militaires, le discours chinois insiste sur le caractère non menaçant de la puissance chinoise émergente, la faiblesse de ses capacités militaires, une culture stratégique classique privilégiant le dialogue et les solutions non-violentes sur le conflit. Le livre blanc de la défense chinoise insiste sur la vulnérabilité de la République populaire d Chine dans un contexte international qui demeure menaçant. Cette mentalité de siège caractéristique du pouvoir politique en Chine est par ailleurs très proche de la mentalité de siège et d'isolement idéologique du socialisme dans un seul pays. En effet, comme le notait Deng Xiaoping en 1991, la Chine est maintenant - et ce en dépit de la longue querelle qui l'avait opposée à l'URSS - le dernier garant de la survie du socialisme dans le monde. ¹⁶

Dans ce contexte, toutes les opérations militaires menées par le régime chinois depuis 1949 sont officiellement qualifiées de défensive, et c'est ce caractère « défensif » qui justifie l'usage de la force et le caractère « juste » de la guerre. Pour le général Yao Youzhi,

¹⁴ Li Jijun, « Lun Zhanlüe » (De la stratégie), *Zhongguo junshi kexue*, N°1, 1997, p.8.

¹⁵ White paper on Peacefull Development Road, Pékin, Conseil des Affaires de l'État, décembre 2005.

¹⁶ Deng Xiaoping, *Œuvres complètes*, Pékin, 1994.

spécialiste de Sun Zi et directeur du département d'études stratégique de l'Académie des sciences militaires, le pacifisme constitue la spécificité de la civilisation chinoise.¹⁷ La position moraliste maximaliste de la Chine sur les armes nucléaires reflète également cette spécificité puisque le discours de Pékin sur les armes nucléaires est le seul à demander un démantèlement total et à défendre une doctrine officielle du non-usage en premier des frappes nucléaires. La doctrine nucléaire de la Chine, particulièrement opaque, est donc officiellement définie comme strictement défensive et limitée. Pour reprendre la maxime maoïste : si personne ne m'attaque pas, je n'attaque personne.¹⁸

Par ailleurs, la position défensive, le pacifisme, permettent à la Chine d'occuper une posture morale supérieure, qui correspond aux normes de la guerre juste universellement reconnue.

Convaincre et séduire plutôt que conquérir

Dans ce contexte, la puissance de la Chine, domaine du *wen* (écrit, culture) et de la civilisation est censée s'exprimer non pas par l'usage des armes (*wu*) et la brutalité de l'hégémon (*ba*) mais au travers d'un ascendant culturel évident et reconnu, qui se traduit notamment par une sinisation du système de valeur de l'adversaire, y compris conquérant comme les dynasties des *yuan* (Mongols), et celle des *qing* (Mandchous). La greffe des apports extérieurs est minimisée au profit du processus d'assimilation et de digestion de la culture étrangère par la culture chinoise. Dans l'Empire même, on peut en effet noter que le système de valeur officiel tendait à privilégier les fonctionnaires civils sur les « fonctionnaires militaires », la nomination de ces derniers passant d'ailleurs par un examen inspiré des examens civils et fondé sur l'apprentissage et la glose des « classiques » de l'Art de la guerre élevé au rang de « canons » comme le canon des textes confucianistes.¹⁹ Les héros « martiaux », dans les romans, les opéras, genres « populaires » appartenaient souvent à la classe non-orthodoxe des bandits au grand cœur, des marginaux. La soumission du militaire au politique s'exprime aujourd'hui au travers de la domination incontestable du « parti » sur le fusil pour reprendre l'expression de Mao Zedong. A la veille du XVII^e congrès du parti communiste à l'automne 2007, et alors que certains officiers ont pu exprimer leur volonté de renforcer la « professionnalisation » de l'armée au service de la nation et non plus du Parti, les autorités chinoises ont fortement réaffirmé la première mission de l'APL qui doit demeurer, sous le leadership absolu du parti, de lutter contre les infiltrations et l'influence de toutes les idéologies erronées et renforcer les convictions politiques des officiers et des soldats ».²⁰

Dans le processus de construction d'un modèle chinois, l'approche culturelle « pacifiste » est opposée au réalisme occidental, et dans un système de valeur censé rejeter l'usage de la force, la victoire s'obtient « sans combattre », par la dissuasion, les moyens de la guerre économique ou psychologique en s'attaquant aux ressources et au moral de l'ennemi.²¹ La victoire passe également par la mise en place d'une stratégie de séduction et de conviction

¹⁷ Yao Youzhi, *Zhanlue xue* (Etudes stratégiques), Pékin, Junshi kexue chubanshe, 2001.

¹⁸ Ren bu fan wo, wo bu fan ren. Ce principe ne s'entend que dans un contexte d'infériorité stratégique qui interdit à la RPC de mener une offensive et de remporter à coup sûr la victoire. Pour Sun Zi, l'offensive en effet ne s'entend que si la victoire est assurée. Et toute prise de risque soigneusement calculée et limitée.

¹⁹ Valérie Niquet, *Les fondements e la stratégie chinoise*, op. cit.

²⁰ Willy Lam, « PLA Pary Army », *east.asia-intel.com*, 20-06-2007.

²¹ Valérie Niquet, *Sun Zia l'Art de la guerre*, traduction et Edition critique, Economica, Paris, 1988 et *Les fondements de la stratégie chinoise*, op. cit. et Rosita Dellios, « Idealism and Realism in Chinese Strategic Culture », *Bond University Humanities and Social Science Papers*, 1997.

dont la mise en œuvre aujourd'hui s'exprime par exemple dans le principe « un État deux systèmes », qui a permis à la RPC de remporter la victoire de la réunification avec Hong Kong et Macao et devrait, dans l'idéal permettre de parfaire cette victoire grâce à la « réunification pacifique » que la RPC tente d'imposer à Taïwan.

La mise en œuvre de cette stratégie « pacifique »

La mise en œuvre de cette stratégie passe par la mise en avant de concept non spécifiquement chinois mais qui servent le discours officiel du régime sur la nature pacifique de la culture stratégique de la Chine.

C'est le cas du concept de *soft power*, auquel les milieux chinois de l'expertise en relations internationales prêtent un intérêt nouveau. Le concept de Soft Power tel que définit par Joseph Nye en 2004, correspond à la stratégie chinoise « pacifique » de victoire par conviction ou par séduction.²² La reprise du concept en Chine correspond également à l'élaboration d'un discours de relations internationales « politiquement correct » rendu nécessaire – et possible à la fois - par le renforcement de l'engagement de la Chine dans les structures de dialogue et dans les organisations internationales. Le discours sur le *soft power* à la Chinoise contribue à forger un « nouveau » modèle chinois de relations internationales, parfois qualifié de « *Beijing consensus* » censé privilégier le dialogue et l'égalité sur le recours à la force, les pressions internationales et les systèmes d'alliance militaire « hérités de la guerre froide »²³.

C'est également à cet objectif que répond le concept d'« émergence pacifique » (*heping jueqi*) et son avatar de « développement pacifique » (*heping fazhan*) imposé comme nouveau modèle de relations internationales par Zheng Bijian, Président du Forum des réformateurs à la fin des années 1997. Il s'agissait pour Pékin, dans le contexte difficile de l'après 1995, alors que la RPC avait procédé à des manœuvres militaires intensives dans le Détroit de Taïwan de répondre au discours émergent aux États-Unis sur la menace chinoise par un « nouveau principe de sécurité » (*xin anquan guan*) destiné à rassurer en mettant en avant le caractère pacifique de la culture chinoise grâce à laquelle le développement de la Chine, contrairement à celui des grandes puissances du passé se fera en respectant la paix, le développement mutuel et en apportant des opportunités nouvelles à l'ensemble de l'Asie et du Monde. Pour reprendre les termes de Li Junru, vice président de l'école centrale du parti et du Forum des réformateurs, organe théorique de l'émergence pacifique, « la Chine cherche à développer un environnement paisible, indispensable à la poursuite de sa croissance, et à promouvoir la paix mondiale ».²⁴

L'harmonie et le confucianisme revisité

Dans un contexte idéologique délétère, et de lutte de factions depuis l'arrivée au pouvoir de Hu Jintao, le concept d'émergence pacifique semble avoir été supplanté par celui « d'harmonie » (*hexie*) et de croissance « scientifique » qui vise à introduire à la fois un élément d'humanité – ou de « bénévole (*ren*) pour reprendre un autre concept

²² « Soft Power is the Ability to get what you want through Attraction », Joseph Nye,

²³ En réalité, l'argumentaire rejoint celui, bien plus ancien, des cinq principes de la coexistence pacifique, d'essence tiers-mondiste, opposé au jeu des puissances « impérialistes ». Bates Gill, Yan Zhonghuang, « Sources and Limits of Chinese Soft Power », *Survival*, vol. 48, N°2, summer 2006.

²⁴ Livre blanc sur l'émergence pacifique, op. cit.

confucianiste, tout en affirmant la spécificité de la nouvelle direction chinoise face aux protégés du précédent secrétaire général, Jiang Zemin. Signe de cette lutte de pouvoir, Zheng Bijian sera évincé de la direction du forum des réformateurs à la veille du XVII^e congrès du parti communiste, au cours de l'été 2007, pour être remplacé par un fonctionnaire de l'École du parti plus proche du secrétaire général du Parti Hu Jintao.

Mais ce concept d'harmonie, et de « société harmonieuse », correspond également à un fond culturel confucianiste traditionnel qui peut répondre au vide idéologique auquel le parti est confronté. Cet ancrage dans le confucianisme « d'État » correspond également à la réactivation d'un modèle d'organisation régional polarisé autour de la puissance chinoise destinée à retrouver sa place centrale de leader en Asie.²⁵ Il s'agit pour Pékin, de relégitimer les concepts de grande unité (*da tong*) et d'ordre « naturel » (*tianxia*) traditionnellement opposés au chaos (*luan*) générateur de conflits dans l'ordre du monde. Selon cette vision du monde l'équilibre au moins régional est fondé sur l'interdépendance mais il implique également une vision très hiérarchisée, la Chine, de part l'universalité et la supériorité de sa culture hier, de son poids économique et stratégique aujourd'hui étant « par nature » située au centre et au-dessus de cet ordonnancement. Pour les dirigeants chinois et les analystes aujourd'hui, le concept d'harmonie permet donc de recréer l'ancien ordre tributaire « harmonieux » brutalement détruit par l'irruption en Asie des forces occidentales.

Il s'agit d'imposer à l'échelle de l'Asie un système de valeur familialiste ou paternaliste « asiatique » ou « confucianiste » opposé à l'universalité des valeurs occidentales, notamment en matière d'ordre international. Si la Chine demande une démocratisation des relations internationales destinée à équilibrer des pôles forts aux États-Unis, en Europe et en Asie, à l'intérieur du pôle asiatique c'est la vision traditionnelle de l'ordre naturel fortement hiérarchisé qui est défendu au nom de l'harmonie source de paix et du bien commun. Dans ce contexte, l'unité – où la réunification – de l'Empire, la mise en place de « l'harmonie » apparaît comme une « réhabilitation » où une remise en ordre visant à effacer la « cent ans d'humiliation », pour reprendre une terminologie officielle, imposés à la Chine affaiblie.

Dans cet ordre du monde sinisé, le concept de frontière ne peut exister puisqu'il s'oppose à celui d'une grande unité harmonieusement ordonnée. En revanche, on peut y substituer le concept plus opérationnel de soumission à, ou d'acceptation de, cet ordre du monde dont la norme est définie à Pékin. Le retour à cet ordre du monde idéalisé, qui précède le chaos de l'irruption occidentale semble donc se confondre, particulièrement depuis l'arrivée au pouvoir de Hu Jintao, comme l'objectif à long terme du retour sur la scène internationale de la puissance chinoise.

Par ailleurs, cette vision du monde établit également un continuum entre ordre politique intérieur et ordre extérieur, au-delà des frontières ou aux marges de la zone d'influence de « l'Empire de Chine ».

Dans ce contexte, si le chaos s'oppose à cette vision ordonnée, il justifie le principe des opérations militaires punitives de remise en ordre des récalcitrants. Le dernier exemple en termes d'action militaire a bien sûr été la guerre sino-vietnamienne de 1979, qui visait à « punir » le vassal vietnamien d'avoir envahi le Cambodge. Mais la menace de recours à la force brandie contre Taïwan procède du même principe et vise à imposer une reconnaissance, même symbolique, de la prééminence de la Chine pour définir l'ordre asiatique. Au nom de la justesse et de la supériorité morale de la cause, et notamment

²⁵ Andrew Scobell, *China and Strategic Culture*, Strategic Studies Institute, May 2002, Fairbank, Kierman, Chinese Ways of Warfare, op. cit.

l'impératif sacré de « réunification » de la patrie, la force est donc légitime et paradoxalement facteur de paix et « d'ordre », même si elle se traduit par une réalité stratégique qui se situe à l'opposé du discours.

La critique du discours

La légitimité du recours à la force

La forte hiérarchisation de cet ordre du monde que la direction chinoise, en partie pour des raisons de légitimité idéologique et en partie par conviction, reprend à son compte, a comme corollaire, contrairement à l'image construite de la culture stratégique chinoise, une légitimité réelle mais non dite du recours à la force et de l'utilisation réaliste des rapports de force. L'harmonie recherchée en effet suppose l'absence de contestation de la vision chinoise de l'harmonie, alors que la capacité de conviction du *soft power* chinois, en dehors de la force d'attraction économique de la RPC, demeure limitée. Dans ce contexte, l'usage de la force contre tout ce qui menace la vision du monde des autorités chinoises est donc perçu et revendiqué comme « défensif ». Dans l'histoire de l'Empire le recours à la force est constant, combiné avec d'autres moyens d'actions plus détournés.²⁶

Plus significatif, depuis 1949, en Asie, la Chine est la puissance qui a eu le plus souvent et avec le moins d'hésitation recourt à la force. Il suffit de rappeler la guerre de Corée, la guerre sino-indienne de 1962, les incidents sur l'Oussouri de 1969 ou la guerre contre le Vietnam en 1979. Plus récemment, l'adoption de la loi anti-sécession contre une éventuelle déclaration d'indépendance de Taïwan, au mois de mars 2005, rappelle dans son article 8 que la Chine ne renoncera pas au recours à la force, les autorités chinoises poursuivant par ailleurs l'installation de centaines de missiles à courtes portées face aux côtes taïwanaise. Dans ce contexte, pour les stratèges chinois, c'est bien la puissance dissuasive des capacités militaires qui sont source de paix.²⁷ Et pour Pékin, la Chine doit se doter de capacités militaires renforcées et crédibles pour mieux étayer sa stratégie « pacifique ».²⁸

Dans le domaine de la doctrine nucléaire, si la Chine adopte une position maximaliste en matière de désarmement, les stratèges chinois laissent à l'inverse se développer une ambiguïté sur l'usage en premier d'une arme d'équilibre (*dengxiaode*) face à la superpuissance américaine, intégrée à une large panoplie de moyens, sans véritable seuil conceptuel, dont la menace d'usage, si ce n'est l'usage, est intégrée à une stratégie de contrôle de l'escalade d'un conflit local et de dissuasion d'une éventuelle intervention américaine contre les intérêts chinois. Par ailleurs, en ce qui concerne la facilité du recours à la force, sur la scène intérieure, on peut noter la reprise en main par les militaires qui a suivi les premières années de la Révolution culturelle et plus récemment le recours à la force contre les manifestants place Tiananmen en 1989.

Au-delà du confucianisme, la culture stratégique chinoise classique comporte également un volet occulté dans le discours destiné à l'extérieur, qui est celui de valeurs martiales plus souvent le fait il est vrai des héros hors la loi que des fonctionnaires vertueux à l'époque

²⁶ Iain Alastair Johnston, *Cultural Realism, Strategic Culture and Grand Strategy in Ming China*, op. cit.

²⁷ Zhan Xicheng, « Peace Comes from War », *PLA Daily*, 26-11-2003.

²⁸ Yao Youzhi, op. cit.

impériale. L'Art de la guerre est traité dans la littérature des stratèges, ou stratégistes, largement composée avant l'instauration de l'Empire, dont une partie des textes a été reprise dans le canon des sept classiques de la stratégie militaire. Des ouvrages moins orthodoxes, comme les trente-six stratagèmes, appartiennent également au fond de la culture stratégique chinoise. Enfin, si le confucianisme est aujourd'hui mis en avant, la puissance du premier empereur Qin, unifiant la Chine par la force, auquel Mao se serait comparé, continue d'être admirée et la situation stratégique internationale depuis la fin de la guerre froide est décrite par certains stratèges chinois comme une nouvelle époque des Royaumes combattants à la fois source de risques mais également d'opportunités. Ces valeurs sont véhiculées dans la littérature classique populaire, les opéras, les légendes, certains grands romans comme le Bord de l'eau ou les trois royaumes.²⁹ Elle est également véhiculée dans la culture populaire plus contemporaine au travers des émissions de télévision, de l'éducation « martiale », des jouets guerriers, des uniformes pour enfants et des revues militaires.

Ainsi, pour reprendre la phrase de Sun Zi, il est indéniable que pour Pékin, « Bing, guo zhi da shi, si sheng zhi dao, bu ke bu cha ». La stratégie chinoise depuis 1949 est caractérisée, au moins jusqu'en 1979, par une acceptation de la prise de risque et l'initiative du conflit. Dans un contexte asymétrique, la frappe en premier, la « préemption » et l'effet de surprise peuvent permettre de remporter une victoire au moindre coût alors que l'ennemi n'est pas encore prêt.

Le rôle du léninisme et de la culture stratégique soviétique

Ce réalisme de la culture stratégique chinoise classique, et la légitimité du recours à la force, ont par ailleurs été confortés par l'apport léniniste. C'est le cas notamment, comme nous l'avons vu en ce qui concerne le concept de guerre juste qui justifie le recours à la violence. De même, le concept de statu quo, hors du calcul des rapports de forces et des opportunités, n'est pas accepté dans un contexte analytique qui privilégie celui du conflit permanent.³⁰

Enfin, l'armée demeure au service non pas des intérêts supérieurs de la nation mais de ceux du parti. L'APL demeure essentiellement, en dépit de la professionnalisation l'armée du parti. Si des officiers ont pu exprimer leur souhait de voir l'armée se mettre au service de la nation plus que des intérêts du parti, à l'occasion du 80^e anniversaire de la fondation de l'APL, le président Hu a fortement réaffirmé que « l'armée ne changera jamais sa couleur, que l'APL demeurera le pilier indestructible de la dictature populaire ».³¹

Nous nous trouvons donc face une double image totalement antithétique, entre un discours « pacifiste » et une pratique stratégique caractérisée par une très grande légitimité du recours à la force. Nous verrons que c'est dans la conjugaison pragmatique des deux termes que se situe en réalité le cœur de la culture stratégique chinoise.

²⁹ Nicolas Zufferey, "Outlaws and Vengeance in Martial Art Novels", *Chinese Cross Currents*, January-March 2005.

³⁰ Jack L. Snyder, op. cit.

³¹ Willy Lam, op. cit.

Le cœur de la culture stratégique de la Chine

Le premier élément, qui vient éclairer les ambiguïtés qui apparaissent entre le discours chinois et la pratique de l'usage de la force est le principe très spécifique de la prise en compte du coût, économique mais également politique et social du recours à la force. Il s'agit d'un principe que l'on retrouve dans les textes fondateurs les plus anciens du corpus de la culture stratégique chinoise et qui, en raison de l'importance qui lui est accordée constitue une véritable spécificité de la culture stratégique chinoise. Pour Sun Zi, dans l'Art de la guerre, la question du coût des opérations militaires est l'une des premières qui doit être posée. C'est en raison de son coût potentiel majeur que « la guerre ne peut pas ne pas être étudiée ».³² Toute action irréfléchie est analysée comme une erreur stratégique majeure. Le texte traite longuement de la nécessité d'effectuer des « calculs » qui permettent d'évaluer les capacités des forces en présence, la longueur et le coût des opérations. Principe qui se traduit aujourd'hui dans les textes stratégiques chinois contemporains dans l'importance accordée à l'estimation fine du « comprehensive national power ».

Dans ce contexte une offensive ne peut être menée que si les conditions d'une victoire rapide précèdent les opérations. Ce qui implique de ne recourir aux opérations militaires que lorsque l'ennemi est « vaincu d'avance ».

C'est de ce principe du coût que découle le concept de victoire sans combat, énoncé chez Sun Zi et qui fonde également aujourd'hui une large part du discours stratégique chinois. De ce principe d'écoule également celui de prudence et l'importance accordée aux « voies détournées » qui correspondent également à une adéquation réelle dans la culture stratégique chinoise avec le principe de guerre asymétrique qui permet au « faible » de remporter la victoire « sans combattre ». La prise de risque doit être calculée et l'escalade possible soigneusement contrôlée.³³ La difficulté pour l'analyste extérieur étant évidemment de ne pas assimiler le recours aux voies détournées et la minoration - pour des raisons de coûts et d'incertitude - du recours à la force comme un renoncement au conflit fondé sur un attachement « culturel » aux valeurs pacifiste. Ainsi, dans les analyses publiées en Chine par les instituts militaires le retour « pacifique » de Hong-Kong à la mère patrie est analysé comme une victoire « militaire » par des moyens non-combattants. De ce fait, la pensée militaire chinoise classique et contemporaine fait appel à une panoplie de moyens militaires et non militaires extrêmement vaste qui va de la guerre psychologique et de la guerre de l'information, en passant par la diplomatie et les moyens d'actions économiques, à la menace d'usage de la force - y compris d'une manière voilée - de la force nucléaire, particulièrement vaste.³⁴

L'autre élément est évidemment de n'attaquer - par des moyens militaires ou non militaires - l'ennemi que lorsque ce dernier se trouve en position de faiblesse, au « bon » moment, et par ailleurs de s'attaquer aux points de rupture de l'ennemi qui sont aussi, dans un contexte de guerre asymétrique, ses points de faiblesse tels que, comme nous le voyons aujourd'hui, les réseaux et moyens de communication électroniques. De même, il s'agit pour Pékin de maximaliser - ce qui apparaît dans les choix de développement des capacités militaires de la RPC - ses avantages en privilégiant les moyens qui « font la différence » tels

³² La guerre est une affaire majeure pour le pays, il est impossible de ne pas l'étudier, in Valérie Niquet, *Sun Zi, the Art of War*, Traduction et édition critique, Paris, op. cit.

³³ Colleen K. Homes, « What the Chinese earned From Sun Tzu », USAWC Strategy research Project ; Valérie Niquet, *Les fondements de la stratégie chinoise*, op. cit.

³⁴ Junshi xueshu bianji bubian, *Wo jun xinxi zhan wenti yanjiu*, (« Etudes sur les questions de la guerre psychologiques au sein de l'APL »), Guofang daxue chubanshi, Pékin, 1999.

que les missiles, les capacités nucléaires dans une optique d'intimidation, de contrôle de l'escalade et de dissuasion de l'adversaire, et le spatial.

L'importance des voies détournées

Dans ce contexte d'économie, la culture stratégique chinoise accorde une importance majeure aux « voies détournées » et se caractérise par un très fort réalisme pragmatique. Le secret et le refus de la transparence, en dépit d'évolutions récentes dont la portée réelle devra être évaluée, sont aujourd'hui revendiqués comme l'arme du faible face au fort. Selon les principes de Sun Zi « l'ennemi ne doit pas savoir où se défendre ni où attaquer ». Deng Xiaoping lui-même dans une phrase fameuse prônait la nécessité pour la Chine de « prendre son temps et dissimuler ses capacités ». L'importance accordée à la manipulation, à la ruse et aux stratagèmes, au niveau diplomatique, à celui de la guerre de l'information comme à celui plus opérationnel des opérations militaires constitue un autre élément essentiel de cette culture stratégique chinoise. Enfin, le combat ne peut être engagé qu'au « bon moment », celui qui peut garantir une victoire certaine. À l'inverse, si la victoire apparaît compromise la retraite tactique, dans le champ du combat ou dans celui de la diplomatie constitue un autre élément de cette stratégie du contournement, retraite qui n'implique pas un abandon des objectifs stratégiques à plus long terme mais un contournement de l'obstacle.

La définition de la victoire

Dans ce contexte la définition de la victoire, ce qui permet à Pékin d'étayer le discours officiel sur le caractère « pacifique » de la culture stratégique chinoise, ne se traduit pas obligatoirement par la conquête, l'anéantissement ou l'occupation d'un territoire, qui, selon les stratèges chinois, est la caractéristique des puissances occidentales « hégémonistes », mais par la « conviction », la persuasion ou même la « conversion » de l'adversaire. Dans le cadre de la prise en compte des coûts, la victoire « pacifique », qui s'appuie aussi sur des moyens de coercitions militaires réels et constamment renforcés, peut également n'être qu'un gain de temps. Ainsi, dans le contexte des conflits territoriaux qui opposent la RPC à plusieurs de ses voisins, obtenir que la question ne soit pas résolue dans un sens qui serait défavorable à la Chine en obtenant comme dans le cas de la mer de Chine méridionale par exemple, un accord d'exploitation en commun des ressources et une « mise de côté » de la question plus fondamentale de la souveraineté, qui pourra ressurgir lorsque le rapport de force sera plus favorable aux thèses chinoises, constitue pour les stratèges chinois une forme de victoire qui permet de préserver les intérêts à long terme de la Chine. De même, dans le cas de Taïwan, la victoire pour Pékin aujourd'hui consiste en sa capacité à dissuader Taipei de proclamer formellement l'indépendance, même si les perspectives de réunification par la force demeurent éloignées en raison de l'asymétrie des capacités militaires. Pour obtenir cette « victoire », la RPC peut par ailleurs faire preuve d'un très grand pragmatisme dans la formulation à condition que les enjeux centraux ne soient pas mis en cause. À l'inverse, derrière cette apparence de compromis l'objectif final n'est pas abandonné.

Conclusion

Ainsi, si le concept de culture stratégique apparaît bien comme pertinent pour analyser, comprendre et évaluer les évolutions de la stratégie chinoise et de la politique de défense de la RPC, il ne devient véritablement opérationnel que s'il aborde dans toutes ses dimensions cette culture stratégique dont la spécificité ne se situe pas là où elle est donnée à voir, à la fois au niveau du discours officiel mais également à celui de l'intégration de ce discours dans la panoplie des moyens dont dispose la Chine pour « remporter la victoire ». En d'autres termes pour évaluer le caractère intrinsèquement « pacifique » ou non de la culture stratégique chinoise ce ne sont pas tant le recours ou non aux moyens militaires qu'il faut prendre en compte comme principaux facteurs d'analyse mais bien la fin, c'est-à-dire la réalisation des ambitions définies par le régime chinois.

Rédaction achevée le 15 septembre 2007